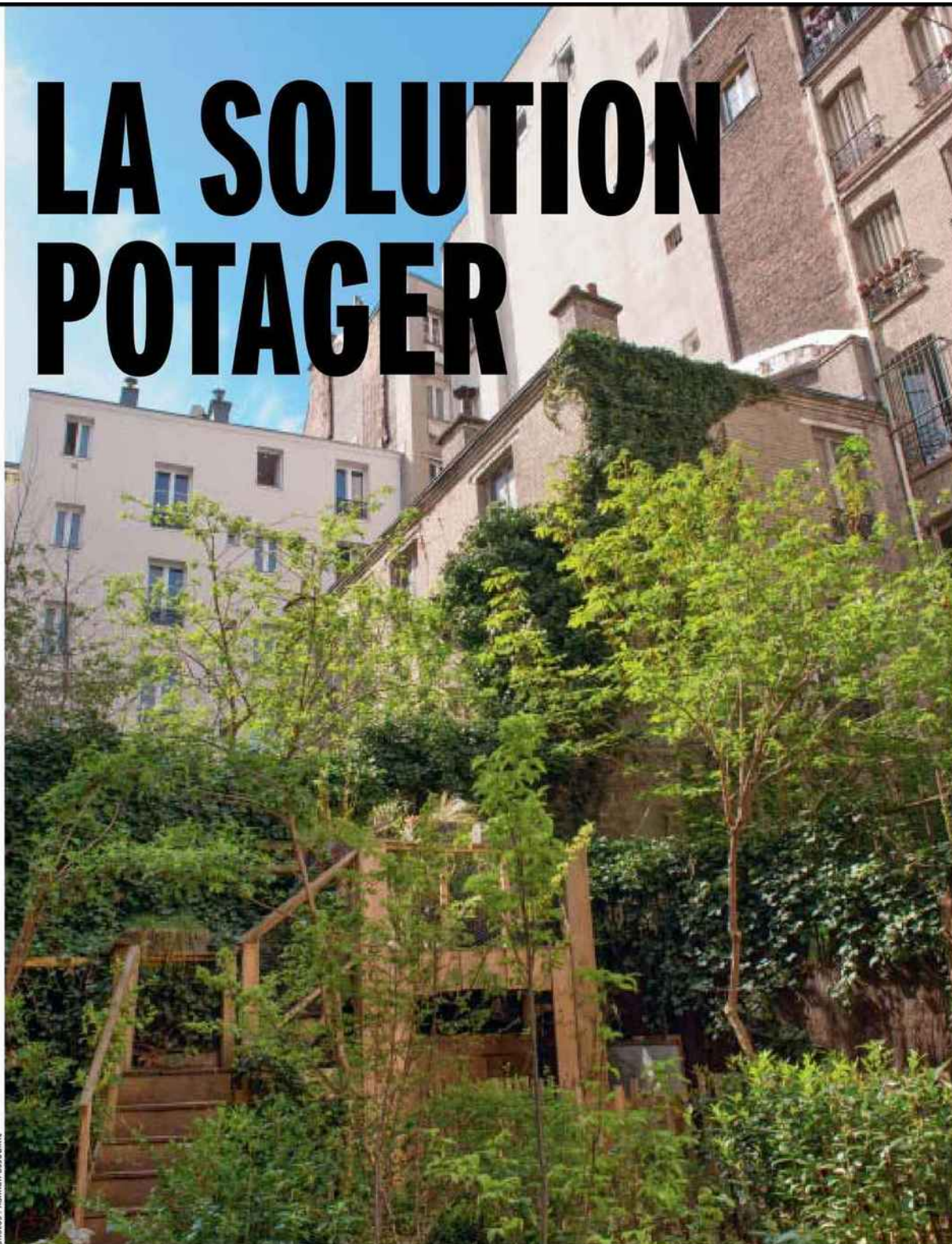


QUELLE ÉPOQUE! TENDANCE

3,5 MILLIARDS DE CITADINS DANS LE MONDE – 80 % DE L'HUMANITÉ VIVRA EN VILLE EN 2050 – 50 ÉTAGES DE FERME VERTICALE NOURRIRAIENT 50 000 PERSONNES.

LA SOLUTION POTAGER



photos : hannah assouline

Alors que les campagnes se désertifient et se paupérissent, la dernière tocade des citadins en mal de patates authentiques et de tomates goûtues : faire pousser leurs propres légumes sur leur balcon ou dans des jardins urbains. **Faut-il voir dans cette fascination potagère un énième gadget ou une solution crédible pour nourrir les mégapoles de demain ?**

PAR ANNE-SOPHIE MICHAT

L'échec des néoruraux – ces urbains partis s'installer au vert, vite revenus en ville, opprésés par le silence et chassés par l'odeur de purin – n'a pas éradiqué en nous une nostalgie profonde : l'appel de la tomate mûre, le désir du poireau terreux, l'envie de l'endive, l'attrait de la fraise au goût de fraise. Toutes choses que les rats des villes aux pattes molles que nous sommes avons toujours ancrées dans notre subconscient d'arrière-arrière-petits-fils de paysans. Sans parler de la Grande Peur de l'empoisonnement qui plane sur nos assiettes néolibérales (nanopesticides venimeux & Co). A la double angoisse de la malbouffe et du déracinement, une seule réponse, à la fois rationnelle et affective : le potager.

LA RENAISSANCE DU JARDIN OUVRIER

Les néoruraux ont donc regagné leurs appartements en ville. Mais l'on observe le phénomène inverse : la tentative d'importer la nature dans la cité. Ces deux concepts n'ont d'ailleurs rien d'antinomique. « *Jardiner en ville a toujours existé. Cela s'est beaucoup développé en Europe avec les jardins ouvriers au XIX^e siècle* », rappelle Jean-Jacques Terrin*, architecte, professeur à l'école d'architecture de Versailles et membre du laboratoire Théorie des mutations urbaines. C'est la seconde partie du XX^e siècle qui a été très destructrice pour l'espace public urbain, continue le spécialiste, « *il fallait de la place pour construire des logements, des équi-*

pements, des routes... Les espaces verts ont été pénalisés dans cette boulimie constructive ». Aujourd'hui encore en France, chaque année, l'équivalent d'un département est consommé par l'étalement urbain...

Mais depuis quinze, vingt ans, on assiste à un heureux renversement. L'écologie, la prise de conscience du concept de biodiversité, l'envie de voir émerger des filières courtes et de renouer avec une certaine forme d'authenticité fournissent un terreau fertile à l'engouement pour le potager. La création d'espaces pour jardiner est devenue une revendication sociale. « *Il y a une prise de conscience des villes et des opérateurs urbains. Ils ont réalisé que les jardins n'étaient pas simplement des endroits d'agrément, de promenade, mais qu'ils apportaient autre chose, du lien social, qu'ils étaient un lieu de production pouvant présenter un appoint pour les familles en difficulté.* » Grande pionnière, la ville de Berlin a autorisé ses habitants à investir Prinzessinnengärten, un espace laissé en friche pendant des dizaines d'années, devenu un gigantesque potager au milieu de l'agglomération. En Europe, les exemples de ce type se multiplient, mais en France aussi, à Nantes, Lyon, Paris, Strasbourg et Toulouse. Un peu partout, les villes installent des hôtels à insectes et les fleurs des balcons nourrissent la production de « miel de béton ». Nature et ville ne sont pas incompatibles. Mieux, conjuguées, elles multiplient les possibilités du bien-vivre contemporain. ■

* *Jardins en ville, villes en Jardin*, sous la direction de Jean-Jacques Terrin, éd Parenthèses



LA GUERRE DU PÉPIN

Vous pensiez naïvement replanter les graines de vos concombres l'année prochaine ? Que nenni ! Si vous avez investi dans une semence dite « hybride F1 », il faudra repasser à la caisse.

Issues de multiples croisements réalisés par les semenciers afin d'obtenir la plante « optimale », ces semences sont résistantes, avec une pousse rapide, un fort rendement, et une récolte au goût inoubliable... Seul hic : leurs caractéristiques ne passent pas la deuxième génération. Il faut en racheter chaque année. C'est ainsi que, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, date de l'arrivée sur le marché de ces graines, les agriculteurs nourrissent une dépendance aliénante vis-à-vis des semenciers. Si vous souhaitez récolter puis replanter vos propres graines, préférez des semences bio. Vous en trouverez dans certaines jardinerias, sur le site Internet de la Ferme de Sainte Marthe, de Kokopelli, ou celui des Mauvaises Graines. ■



Aromates Le Potager à emporter,
Les Mauvaises Graines, 80 €. Merci-merci.com

CONSEILS
AUX BLEUS

10 RAISONS DE TENIR UNE BÊCHE

Trouvez le bon pot

Tout se cultive en pot, à condition d'opter pour un format adapté. Pour un plan de tomates, le contenant doit faire au minimum 20 litres, par exemple.

Soignez l'exposition

Réservez les endroits ensoleillés aux solanacées (tomate, aubergine, poivron), aux plantes aromatiques et aux courgettes. Les cultures de salades, les épinards, ainsi que tous les légumes racines (carotte, pomme de terre, oignon, poireau, etc.) peuvent, eux, se satisfaire de l'ombre.

Arrosez (mais pas trop)

On a souvent tendance à trop arroser, d'où l'importance d'utiliser un récipient avec un trou. Si vous êtes distrait, optez pour l'arrosage goutte à goutte. Pendant les vacances, une bouteille retournée fait parfaitement l'affaire.

Nourrissez vos bébés

Les plantes ont aussi besoin de nutriments : l'engrais. Préférez les versions biologiques. Mieux, faites le vôtre avec un composteur.

Protégez-les des nuisibles

Il existe de nombreuses solutions naturelles aux pesticides : les insectes (syrphes et coccinelles, par exemple), le purin d'ortie ou encore la combinaison avec d'autres plantes. Près des tomates, plantez le basilic, son odeur repousse certains nuisibles. Pensez aussi à cultiver des espèces mellifères, comme la bourrache officinale ou l'ortie, qui attirent les papillons et les insectes.

Drainez

Il est important que la terre ne soit pas trop tassée dans les pots pour que l'air puisse circuler. L'astuce : mélanger de la litière pour chat ou des bouchons de liège découpés avec la terre. ■

1. POUR VIVRE INTENSÉMENT

Dans une société de l'immédiateté, où chacun court après du rien ou se replie dans des cocons virtuels, on a de plus en plus l'impression... de ne pas exister ! On oublie tout, on ne capitalise rien, et c'est déjà la fin. Ecole de la lenteur, le jardinage nous aide à retrouver un rapport au temps qui donne de la consistance à nos existences.

2. POUR SE FAIRE DES AMIS

La ville isole ; le jardin, lui, rassemble. Sur les parcelles de potagers partagés, on échange bêches et conseils avec ses voisins. « *Les lieux comme Prinzessinnengärten, à Berlin, permettent de tisser des liens entre les communautés, les commerçants, les habitants. On troque ou on se revend ses légumes, on prend des repas ensemble* », note Jean-Jacques Terrin. David Jeannerot fait le même constat lorsqu'il crée un jardin pour une entreprise : « *Cela donne un alibi aux gens pour parler d'autre chose que du travail : la récolte des fraises, la santé des poules...* »

3. POUR BOOSTER SON EGO

Souvent utilisée en gériatrie, notamment pour les personnes atteintes d'Alzheimer, l'hortithérapie aide les patients à se sentir utiles. Loin des sources de valorisation frivoles que sont le look ou la réussite sociale, cueillir les fruits de sa propre récolte produit un étayage solide de l'ego. Le créateur de Mauvaises Graines renchérit : « *Je travaille régulièrement avec des jeunes, des "mauvaises graines" désemploées et issues de milieu défavorisés. Ils nous aident à planter ou à fabriquer les jardinières en bois des "potagers à emporter". Ils sont fiers de ce qu'ils accomplissent.* »

4. POUR AVOIR UNE VIE INTÉRIEURE

Biner, arroser, désherber, rien de tel pour se vider la tête. Les pieds dans l'herbe, le regard perdu dans les plans de courgettes, il n'y a pas de meilleur endroit pour être contemplatif et méditer sur le sens de la vie. Bien plus efficace (et moins onéreux) qu'un atelier de méditation en pleine conscience ou qu'un livre de Christophe André (puisqu'on peut aussi consommer ses courgettes en farcis !).

5. POUR FAIRE DE L'AGITPROP

L'origine du mouvement *guerilla gardening* (« guérilla verte ») remonte aux années 70, quand des habitants de Manhattan ont voulu convertir un lotissement abandonné en jardin collectif. Cet activisme politique entend défendre le droit à la terre et à la permaculture en exploitant des espaces abandonnés. Une manière d'interpeller les autorités à coups de plantations sauvages et de grenades de graines. L'enjeu : la sécurité alimentaire. Si les centres urbains cessaient leurs importations, Paris connaîtrait la famine en quatre jours. Planter en ville permet de gagner de l'autonomie, comme l'a prouvé Todmorden, une ancienne cité industrielle où le taux de chômage crève le plafond. C'est dans cette ville du nord de l'Angleterre qu'a germé le concept d'Incredible Edible (« incroyables comestibles ») avant qu'il n'essaime un peu partout. Le concept : les habitants s'unissent pour transformer leur ville en potager géant et gratuit en disposant des bacs plantés de fruits et légumes en tout lieu : fenêtres, pas de portes, espaces verts...

6. POUR MAIGRIR

Labourer, tailler, désherber, sont autant d'opportunités de perdre des calories et de raffermir cuisses, adbos ou fessiers de manière moins coûteuse et vulgaire que dans un club de gym. Une heure de jardinage permet de dépenser 400 kcal. Dans le même temps, on stimule ses fonctions respiratoires et cardio-vasculaires. Pour un bénéfice maximum, alternez petit et gros jardinage, et veillez à votre posture. Ce serait dommage d'échanger quelques grammes contre un lumbago !

7. POUR SE NOURRIR SAINEMENT

A Rennes, mobiliser le potentiel de friche permettrait à la ville d'atteindre 30 % d'autonomie alimentaire. A l'échelle d'une famille, Yohan Hubert (2), président de l'Association française de culture hors sol, estime que 5 ou 10 m² de terrain, si l'on est motivé, peuvent donner des résultats probants : « *Un mètre carré de pieds de tomates produit à lui seul entre 15 et 20 kg.* » Mieux, quand l'on cultive chez soi, qu'on utilise systématiquement des semis bio et qu'on limite les intrants, on peut prendre le temps de cueillir la récolte à maturité et les produits ont le maximum de goût.

8. POUR SAUVER LA PLANÈTE

Les plantes ne se contentent pas d'afficher leurs vertes feuilles. Elles filtrent les particules fines et absorbent les gaz à effet de serre en fixant le carbone présent dans l'atmosphère. Elles limitent également les îlots de chaleur et, lorsqu'elles sont cultivées sur les toits, elles améliorent l'efficacité énergétique des bâtiments. Enfin, en captant l'eau de pluie, elles limitent le stress exercé sur le réseau pluvial en cas de forte précipitation, et donc le rejet d'eaux polluées dans les fleuves.

9. POUR FAIRE DES ÉCONOMIES

Mieux que le bas de laine, plus sûr que des fonds pourris : le potager. « Nous avons tenté d'évaluer le gain, mais il est très difficile à quantifier. Ce qui ressort de nos enquêtes, c'est que cela aide à boucler le mois », explique Jean-Christophe Aguas, chargé de mission pour Le Sommer Environnement, bureau d'étude spécialisé dans le conseil en environnement appliqué au bâtiment, et membre du Laboratoire d'urbanisme agricole.

10. POUR CONTRER LA MONDIALISATION

A l'heure où les pommes font parfois près de 10 000 km avant d'arriver dans notre assiette, un simple trajet en ascenseur paraît relever de l'impossible. Et pourtant. Le concept de ferme verticale, lancé en 1999 par Dickson Despommier, fait fantasmer. Ces gratte-ciel d'un nouveau genre, destinés à loger et nourrir leurs habitants, abriteraient potagers, vergers, poules, porcs, poissons, et produiraient leur propre énergie. Leur coût est pour l'heure prohibitif, mais ils inspirent d'autres expériences. Les toits potagers de Brooklyn Grange à New York, les serres sur toit des Lufa Farms à Montréal, la ferme verticale de la société Sky Greens à Singapour, ou la serre sphérique de 53 m de hauteur en construction à Linköping en Suède, pour ne citer qu'eux. A Paris, le toit d'AgroParisTech abrite un potager de 800 m². Nouvelle profession, l'agriculteur urbain pourrait, selon les calculs du Laboratoire d'urbanisme agricole, gagner 2 000 € net par mois pour cultiver de 5 000 à 6 000 ha, soit quatre toits. Idéalement, il faudrait ouvrir une Association pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap) au pied de l'immeuble. Pour ceux qui souhaitent lutter contre la mondialisation, en se contentant de leur balcon, il convient de privilégier les plantes endémiques. « Au lieu d'utiliser du bambou pour se cacher de ses voisins, mieux vaut utiliser des topinambours ou de la canne de Provence, qui poussent localement et qui sont tout aussi efficaces », précise David Jeannerot. ■

1) Cultiver ses légumes hors sol, éd ULMER

2) Auteur de « Quelle agriculture pour la ville ? », Observatoire des tendances du jardin



photos : hannah assouline

LE KING DE LA JARDINIÈRE

Ancien directeur artistique, David Jeannerot a plaqué l'univers de la mode pour se vouer à une grande cause : ramener la campagne en ville. Ses potagers à emporter s'arrachent, tout comme ses poulaillers urbains. Rencontre avec un passionné.

Avant de prendre racine sur le béton parisien, David Jeannerot, longue tige élancée, a cultivé son amour pour la chose horticole dans le jardin ouvrier de ses grands-parents, à Vesoul. « Après l'école, je passais mes après-midi à récolter, bêcher, arroser avec mon grand-père. Il faisait pousser des choses simples, des fruits, des légumes, et il y avait toujours des fleurs pour offrir à ma grand-mère », se souvient, un brin nostalgique, celui qui a décidé de soigner sa crise de la cinquantaine par les plantes. Ancien DA dans la mode, il plaque tout il y a trois ans, et ouvre Les Mauvaises Graines. Dans son extravagant showroom, véritable *melting-pot* de ses éclectiques passions (la moto, le rock, la taxidermie et évidemment le jardin), l'homme commercialise, pêle-mêle, des poulaillers urbains, mais aussi des potagers à emporter (jardinières prêtes à l'emploi), des animaux empaillés, des objets design, des semences bio, mais pas de fleurs coupées. Auto-proclamé « plantiste rock », il ne propose que des plantes en pot bio. Et pas n'importe lesquelles : « Je ne

travaille qu'avec des espèces endémiques qui poussent dans un rayon de 100 km au maximum. Et ce, que ce soit pour les plantes que je vends à la boutique ou pour les terrasses, jardins et balcons que nous concevons. » Des semences parfois oubliées, cultivées chez un pépiniériste installé à 80 km de Paris, mais qui offrent une alternative résistante et facile d'entretien au géranium et au bambou qui ont envahi les appartements parisiens. « J'aime les jardins à l'anglaise, un peu fous, les jardins de curés où chaque plante est là parce qu'elle a une utilité, parce qu'elle est belle, qu'elle se mange ou qu'elle soigne », insiste celui qui est bien décidé à faire des habitants des villes des urbain-culteurs. Son concept séduit déjà à New York et au Japon, d'où il reçoit des commandes et où il pourrait un jour ouvrir d'autres boutiques. Mais, en attendant, il vient d'envahir Merci, le concept-store branché du boulevard Beaumarchais. Une opération d'un mois, aux airs de *guerilla gardening*, activisme politique consistant à cultiver les espaces publics abandonnés pour interpeller les autorités. ■